

quels s'abrita ma joyeuse enfance, et que j'ai trop tôt perdus, pour que leur mort m'ait fait des blessures bien cruelles. C'est plus tard qu'on apprend à souffrir ; et encore combien dont la vie n'est qu'une longue enfance ! êtres légers que rien ne déchire parce qu'à rien ils ne sont attachés ; être heureux, mais d'un bonheur qui ne fait pas envie.

Ainsi, c'est sans chagrin que je visite cette place où repose une vieille tante dont le souvenir lointain, mais présent encore, me reporte à la fraîcheur riante de mes premières années. Infirmes, cassées, courbées par l'âge et les soucis, elle touchait au terme de la vie, quand moi j'y entrais tout rempli d'insouciance et de folle joie. J'allais la voir, ses croisées donnaient sur le lac dont les eaux bleues me semblaient ravissantes. De cette retraite, le monde apparaissait à ma jeune imagination, comme un séjour tout décoré d'azur et de richesse, comme un brillant palais pour jouer et rire, comme un asile fortuné où volaient les oiseaux de l'air, où les animaux paissaient parmi les fleurs, où l'homme portait toujours en lui une félicité paisible et pure. Aujourd'hui, déçu de ces illusions, elles sont néanmoins si vives encore dans ma mémoire, que sur cette tombe même qui presse des ossements et de la poussière, elles masquent sous leur brillant réseau la hideuse réalité de la mort.

Pauvre tante ! j'ignore à quel degré j'étais son neveu, mais son accent qui résonne encore à mes oreilles, m'a fait penser plus tard qu'elle était allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins ; depuis j'y ai pris part ; mais alors, le chagrin ! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête ! le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmants, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans le tiroir ! Le chagrin ! j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre le sens ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste, et si elle se mettait à lire quelques papiers que recelait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir des larmes couler le long de ses joues. Tante, lui disais-je, laissez les papiers, vous pleurerez. — Oui, mon enfant, répondait-elle ; c'est fini. Elle les replaçait dans le tiroir, mais longtemps encore ses lar-